HAL
open science

L'île de la Grande Comore entre guerriers et milices coloniales (VIIIe-XXe siècles)

Moussa Said Ahmed

To cite this version:

Moussa Said Ahmed. L'île de la Grande Comore entre guerriers et milices coloniales (VIIIe-XXe siècles). Kabaro, revue internationale des Sciences de l'Homme et des Sociétés, 2013, Regard pluriel sur l'Indiaocéanie, VII (10-11), pp.37-49. hal-03484830

HAL Id: hal-03484830

https://hal.univ-reunion.fr/hal-03484830

Submitted on 17 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ÎLE DE LA GRANDE COMORE ENTRE GUERRIERS ET MILICES COLONIALES (VIIIE-XXE SIÈCLE)

DR. MOUSSA SAID AHMED
MAÎTRE DE CONFÉRENCES À L'UNIVERSITÉ DES COMORES

Résumé
Les Comores, et l'île de la Grande Comore plus particulièrement, ont connu, dès les premières périodes de leur peuplement, l'avènement d'une société guerrière qui allait rester en place, du VIIIe siècle de notre ère à l'annexion de l'Archipel à la France coloniale, à la fin du XIXe siècle. Les vaillants guerriers dont un grand nombre d'entre eux étaient issus de la noblesse étaient choisis selon des critères codifiés mais non figés. Ce fut aux heures des grands repas collectifs que les aspirants guerriers s'illustraient. A l'issue de la cérémonie, les plus audacieux pouvaient devenir « roi d'un groupe générationnel guerrier ». Un chant, *Nyandu,* rythmait la cérémonie.

Mots-clés : Guerriers, groupe générationnel, *Nyandu*, Sultan, milice, colonisation.

Abstract
Comoros archipelago and especially Grande Comore island, had experienced in the early stages of their settlement, the presence of a warrior society which had been in place, since the eighth century AD to the annexation of Archipelago by France colonialists in the late nineteenth century. The brave warriors many of whom were from the nobility chosen according to identified criteria but not permanent. It was during big feasts time that the potential warriors were illustrated. After the ceremony, the boldest could become "king of a generational warrior group." A song *Nyandu*, gave rhythm to the ceremony.

Key words : Warriors, Generational Group, *Nyandu* Warrior poetry, Sultan, Militia, Colonization.

Situées à l'entrée Nord du Canal de Mozambique, entre l'Afrique et Madagascar, les Comores sont constituées de quatre îles : Mohéli (Mwali), Mayotte (Maore), Anjouan (Ndzuani) et Grande-Comore (Ngazidja). Les fouilles archéologiques font savoir qu'elles furent habitées dès le VIIIe siècle de notre ère par des populations venues de la Côte Est africaine et du Golfe arabo-persique[1]. Il s'agissait, souvent, de populations marchandes et de lettrés arabo-musulmans, venus d'horizons divers, notamment de Mascate, de Quiloa, de Lamu et de Zanzibar. L'arrivée des Européens dans l'Archipel était tardive. Ce fut à partir des XVe et XVIe siècles qu'ils ont commencé à sillonner les côtes de l'Archipel[2].

Pendant toute cette période, aucun danger sérieux ne menaçait l'archipel à partir de l'extérieur. Les princes et chefs locaux, Fe et Bedja, se

---

1 Voir à ce sujet les travaux de Pierre Vérin (1972, 1975), Wright (1976), Allibert (1983), Horton (1987) et de Chanudet (1988).

2 Les Portugais y ont laissé beaucoup des vestiges : cimetières marqués de la croix chrétienne, emprunts lexicaux, entre autres.

contentaient de gérer les activités quotidiennes des cités (*mdji*) et des pays (*ntsi*)[3] dans le cadre d'une civilisation côtière à fonds bantou et d'idéal islamique[4].

Parallèlement, *mdji* et *ntsi* dont les noyaux de base sont le *hinya* (lignage matrilinéaire) et le *bea* (groupe générationnel guerrier) se défiaient constamment sous forme de duels, aux heures de réjouissances populaires ou lors de l'intronisation des chefs guerriers.

Dans cette modeste contribution à l'étude du système de défense traditionnel de l'île de Ngazidja, nous nous interrogeons à la fois sur les enjeux de cette tradition guerrière et sur les principales mutations qui en ont suivi, au contact d'abord avec les flibustiers et avec les colons européens par la suite.

UNE TRADITION GUERRIÈRE BIEN ASSISE

La première période historique des Comores est connue comme étant celle des Fe et des Bedja (VIIIe-XVIe siècles). Ces derniers étaient des chefs guerriers et des chefs territoriaux dont le *mdji* constituait la structure sociale de base. Selon feu Mze Oumouri wa Moindze[5], chaque cité de Ngazidja voire chaque région possédait son propre groupe générationnel guerrier, *bea*. L'élection comme guerrier ou l'intronisation des chefs guerriers se déroulaient sur le *Masadakadju-ya-djumbe*. C'était sur cette enceinte sacrée, appartenant à la maison princière, comme le nom l'indique, que débutait la carrière des honneurs des jeunes citoyens, aspirants guerriers ou chefs guerriers[6].

LA CARRIÈRE DES HONNEURS

Les combats, évoqués ci-dessus, étaient conçus pour vérifier concrètement si les aspirants guerriers étaient aptes à défendre la cité ou le pays dans les incessants conflits codés de l'époque. Deux critères étaient, en effet, indispensables pour pouvoir porter l'épée et être vêtu de l'habillement requis. En dehors des princes, nommés chefs guerriers d'office, de par leurs origines sociales, les autres prétendants devaient être forts et gourmands.

---

3 Au sens de région.

4 S. Chouzour (1989).

5 Originaire de Bandamadji (Domba) en Grande-Comore et principale source d'information lors de mes recherches sur le terrain entre 1986 et 1988. A ce sujet, voir aussi Moussa Said (2000).

6 *Masadakadju-ya-djumbe* (litt. « Au dessus des *masadaka* princiers » : *Masadaka* est aussi le terme utilisé pour désigner les cérémonies propitiatoires destinées à la conjuration du mal. Les bénéficiaires étaient tenus de poser les pieds sur les objets réunis pour l'occasion (noix de coco, graines, de l'argile etc). A l'issue de la prière, un repas et une chèvre était laissés à la disposition du *mwalimu* lequel assurait sa répartition.

Sans doute, parce que pour se faire acclamer, lors de la grande assemblée d'intronisation, il fallait arriver à manger tout seul, une chèvre grillée au moins, accompagnée de grillades de racines, de tubercules, de bananes vertes. Le prétendant était tenu de plonger ensuite sa tête dans un trou d'environ cinquante centimètres de profondeur, rempli de jus de coco, pour le vider. Tout au long de la cérémonie un chant psalmodié, *nyandu*, rythmait les temps forts du parcours de l'aspirant.

Une fois cette première étape franchie, il défiait ensuite les guerriers présents pour les emmener au duel, après avoir accompli toute une série d'exercices physiques traduisant dans les faits ses capacités à pouvoir défendre les siens. La carrière du guerrier pouvait cependant s'arrêter là. En effet, à la moindre manifestation de faiblesse, les guerriers le huaient et criaient haut et fort en chœur :

> *Djivure uke dja masudja, kadjadja yemdru mwendanasi mdjini.*
> Retire-toi et tiens-toi aux côtés des guerriers, il n'est pas venu celui qui nous conduira en ville.

Là, l'aspirant était jugé inapte, et rejeté par la foule de guerriers.

Mais si, à l'image de guerriers de renom comme Mnasarumaya Wambe, Mdouzouoi, Madada-Mtsonga-Vuwa-Hunya, Mnakondzo-pvo-Matswa-Msiridhu, le prétendant parvenait à maîtriser tous les obstacles dressés contre lui, les guerriers restaient bouche bée et chantaient également en chœur :

> *Rikubali urilole bo Mtsunga, we ndeulo sesi ndewulo nyasi, we ndemdru wenda nasi trengweni*
> Nous acceptons que tu nous épouses ô Mtsunga[7], tu es notre père, tu es notre mère, tu es celui qui nous conduiras aux grandes assemblées.

Par cette formule, les guerriers invitaient ainsi le nouveau venu à intégrer leur rang. Il pouvait aussi se hisser à la tête du groupe générationnel au fur et à mesure qu'il a accompli d'autres exploits guerriers.

Dans des études antérieures (Moussa Said Hamed, 2000), nous nous sommes interrogés sur les rapports entre l'heureux élu et ses pairs. Ces derniers prêtent un serment de fidélité sans faille et de soumission aveugle. Ils sont à la fois ses enfants et ses épouses. Ses enfants, parce qu'il est sans doute plus fort et plus gourmand qu'eux, ses épouses car ils lui doivent obéissance[8].

Au-delà des considérations psychanalytiques, il s'agit là d'une façon pour eux d'exprimer en quelque sorte leur appartenance à la même famille. Ils sont unis dans le respect d'autrui, dans le sacrifice et dans la discipline. L'homme en tant qu'individu n'est pas comptabilisé dans les valeurs sociales. Il n'existe réellement que collectivement et n'a de salut que dans les groupes générationnels.

---

7 En français : Eleveur.

8 Dans la tradition comorienne, la femme idéale est celle qui accepte : *mdrumshe mwama ndeyaurenda mdru.*

Nous avons relevé également dans le chant *Nyandu* que l'aspirant guerrier demandait d'abord la bénédiction de sa mère avant de défier les siens : « je suis venu pour que tu m'introduises auprès de Dieu ô *hanale : tsidja unese Mngu bo hanale* ». Autrement dit, la mère joue le rôle d'intercesseur privilégié auprès du Tout-puissant et accompagne le guerrier dans son parcours d'homme accompli.

La mère est assimilée ici au poisson *hanale*. Habituellement, ce poisson doit être consommé sitôt sorti de l'eau, sans trop tarder. Autrement, il peut présenter un grand danger pour tout consommateur. Cela peut aller jusqu'à l'empoisonnement total de ce dernier. En s'y référant, le guerrier a voulu par là exprimer, certes, dans ses propos, sa reconnaissance à sa lignée maternelle mais il a cherché aussi à manifester son impatience à entrer dans le combat. Sa mère lui répondit en disant :

Rangu tsihwesa Mngu ndja midza
Na nzo ndrongoo ndraru naomba Mola
Pvoko tsamba ka dja yipvanga tsiswa ni urandzi
Uke dja fumba malo yatsihurwe
Uke dja ndudju vambwe labahahari
Depuis que je t'ai recommandé à Dieu je ne me suis pas lassée
Je le prie pour qu'il exauce trois souhaits :
Sois rusé tel l'épervier pour déjouer les pièges
Sois rusé tel le rapace pour éviter l'hameçon
Sois souverain tel le dauphin roi des mers.

L'Islam est aussi présent et occupe une place de choix dans les mentalités guerrières contemporaines. L'allusion à Dieu, autrement à l'Islam, renforce l'idée selon laquelle porter l'épée à l'époque était un privilège réservé aux nobles. En effet, l'Islam était en ces temps-là une religion d'élite. Les roturiers n'y avaient pas accès facilement. Il fallait attendre les XVIIIe et XIXe siècles pour qu'elle se propage dans les Comores profondes. L'Académie Islamique de Zanzibar accueillait les lettrés les plus nourris à la culture musulmane ou bénéficiant d'un soutien politique, pour des études beaucoup plus approfondies sur le dogme islamique.

Une fois accepté par les siens, le guerrier pouvait poursuivre son parcours par la suite et participer comme combattant ou comme roi de groupe *(mfomabea)* aussi bien à la défense de la cité que du « pays ». L'autorisation, une fois donnée, l'Assemblée habillait l'heureux élu :

Susi rea nge na susi fuzidju
Shamatsa hahuzamu she yilande
Renga ourereyao dja patsu
Ndoutso wa pindo dzitso la mfi
Uzinise uurende miyili
Trwayi la mbe lidja mono mshe
Harenge lefumu lafana naye
Halizinisa halifanya mayili
Ra ye salamu yatrengwe yirewao…

Porte le susi[9] sur l'épaule et un susi sur l'autre épaule
Avec un shamatsa, il s'est couvert la taille
Brandis ce qui scintille comme un disque de cuivre
Et qui n'est pas de la bourre d'un œil de poisson
Agite le pour en faire deux
Le bouclier à la main gauche
Il a soulevé la lance digne de lui
Il l'a agitée et il en a fait deux
Fais les salutations d'usage…

Ce fut ainsi que naissait peu à peu une complicité sans faille entre les guerriers dont la passion pour l'honneur et la célébrité ont fait de certains d'entre eux des héros légendaires. On prête par exemple à Mnasaroumaya Wambe des actions qu'il n'a jamais réalisées. On dit de lui que du sommet des collines, il pouvait dépouiller les pêcheurs de leurs poissons et du sol arracher des noix de coco. Faut-il souligner ici que derrière eux se positionnait un autre acteur qui jouait lui aussi un rôle de poids dans les cérémonies d'intronisation et dans les conflits guerriers : le devin-astrologue (*mwalimu*).

Celui-ci incarnait l'arbitrage des duels et des guerres inter sultanesques, dans l'ombre. Il fixait les dates, les heures des combats conformément à sa table astrologique (*bao la ramli*). Chaque foyer ancestral, chaque cité, chaque sultan en possédait un qui rythmait quotidiennement leur vie. Le devin-astrologue était un conseiller bien écouté dont l'influence pouvait aller jusqu'à pousser des communautés à changer de site, car celui-ci, selon le *mwalim*, aurait été habité par des diables ou victime de mauvais sort. Son influence morale était jugée déterminante dans la réussite sociale des gens ou dans l'issue des conflits[10].

Dans leur ouvrage sur les traditions d'une lignée royale des Comores, Damir Ben Ali, G. Boulinier et Paul Ottino (1985) font part du rôle joué par le *mwalimu* dans le choix des guerriers du Bambao qui allaient partir défier ceux des sultanats rivaux lors de la guerre de succession du Washili au milieu du XVIIIe siècle : «… Avant l'engagement, le *mwalimu* consulté désigne un à un les guerriers qui doivent prendre part au combat, et écarte ceux qui ne doivent pas y participer… ».

GUERRE OU COMPÉTITION DE VAILLANCE

Mis à part Mdouzoua, les guerriers appartenaient tous au groupe générationnel guerrier du Domba : Wamayimba[11]. Le royaume du Domba fut, du temps des Fe jusqu'au XVIIIe siècle, la principauté guerrière la plus redoutée des Comoriens. Ce royaume, constitué d'environ vingt localités,

---

[9] *Susi* et *shamatsa*, termes anciens non utilisés aujourd'hui. Le *susi* est connu de nos jours sous le nom de *mharuma* (écharpe) que portent les hommes accomplis toujours sur l'épaule.

[10] Le *mwalimu* n'a été contesté que récemment au temps du pouvoir révolutionnaire d'Ali Soilihi (1975-1978).

[11] Litt. « ceux qui chantent ensemble ».

était parvenu à faire dresser dans chacune d'elles, des guerriers qui répondaient tous aux critères cités précédemment[12].

En ces temps-là, rappelons-le, les Comoriens ne se sentaient pas sérieusement menacés à partir de l'extérieur. Aucun sultan n'a imaginé mettre en place une logistique de défense en cas d'agression venue de l'extérieur. Ils s'adonnaient, alors, aux grandes heures des réjouissances populaires ou de cérémonies de grande envergure, à des défis bien codifiés par la tradition. Les armes consistaient essentiellement en sabres, bâtons, lames tranchantes, cailloux.

Par ailleurs, des cités, comme celle de Madjeweni dans la région du Mbwanku, de par leur statut d'enceinte sacrée pouvaient accueillir des princes, voire des guerriers en difficulté, sans qu'ils craignent d'être capturés. Madjeweni était considérée comme une cité magique qui pouvait porter malheur à celui qui oserait la défier en allant à l'encontre de la tradition. Lors des grands conflits, les guerriers félons ou défaillants s'y réfugiaient et échappaient ainsi au danger qui les menaçait.

C'est aussi pourquoi dans les combats les morts pouvaient se compter du bout des doigts. Un Fe battu dans un duel entraînait dans cette défaite son royaume. Nombreuses étaient les cités ou les lieux dits de son territoire, qui étaient alors distribués aux vainqueurs, sous forme de récompense (*mbeo*). Ils devenaient, par les circonstances, des *itrea*[13]. Les guerriers élus pouvaient y passer leur retraite et percevoir le *nkundza djumbe*[14]. Toutefois, cette tradition guerrière allait, à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle, souffrir de piraterie et de colonialisme.

LES TOURNANTS DU XVIIIE ET DU XIXE SIÈCLES

LES CONTEXTES

A partir de 1693, selon Jean Martin (1983, p. 24), les Comoriens vivaient régulièrement sous la menace de la piraterie. Deux jeunes aventuriers français et italien (Misson[15] et Caraccioli[16]) auraient été à l'origine de la fondation dans la baie de Diego Suarez, de la *Libertalia*, la République des Pirates.

Ces pirates étaient souvent recrutés comme mercenaires, pour capturer des Comoriens qui allaient être vendus aux trafiquants d'hommes basés dans les îles Mascareignes et à Zanzibar. Se sentant dans l'insécurité, faute de moyens de défense, les Sultans comoriens à Anjouan comme en Grande Comore avaient adopté une stratégie défensive par la construction de

---

12 Actuellement il n'en existe que cinq.

13 Cité habitée par des groupes serviles. Les guerriers vainqueurs criaient à l'issue des combats « *Kori anyisa ye mahazi*, sultan partage le butin ! » Kori était le surnom des sultans du royaume du Mbadjini.

14 Litt. « graine du palais ». Impôts par tête, tirés des récoltes.

15 Gentilhomme provençal acquis très jeune à la piraterie.

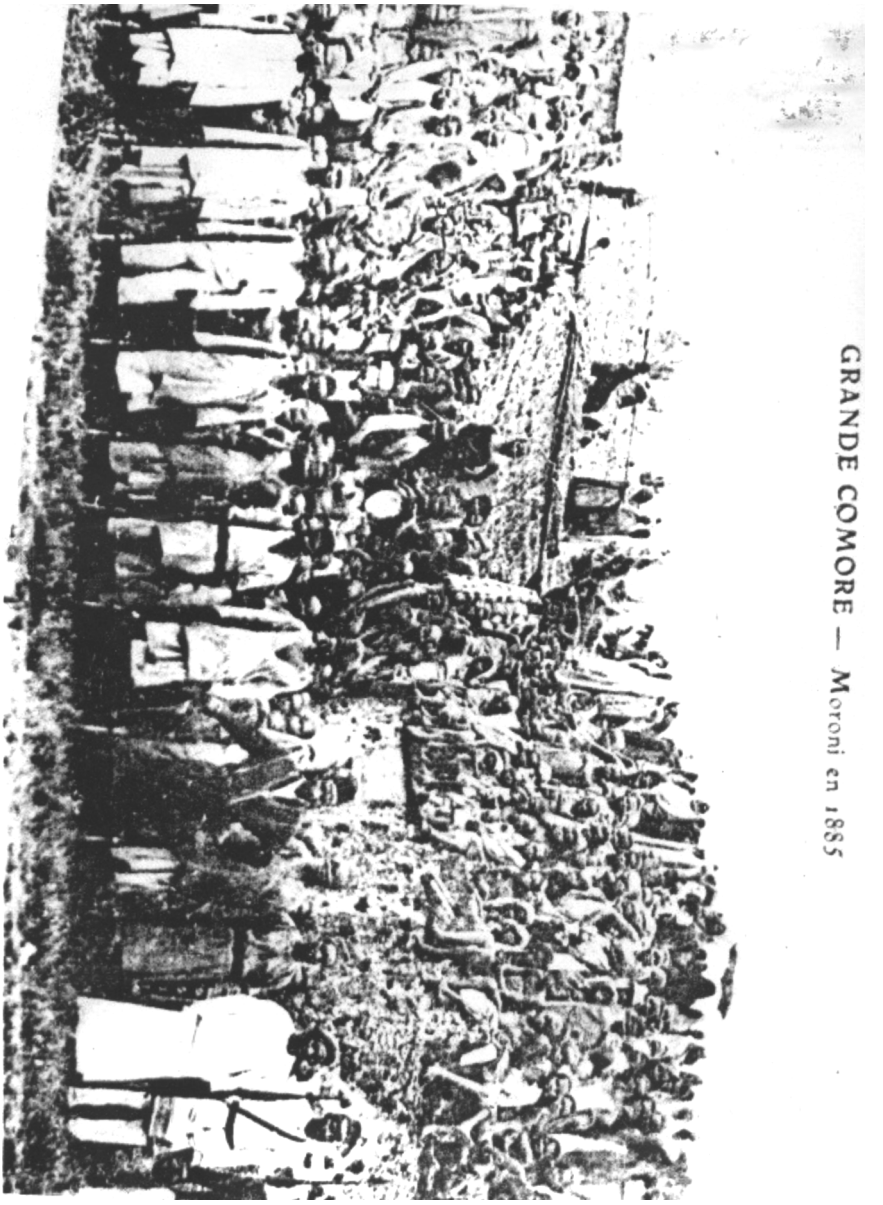
16 Dominicain italien. Selon Jean Martin, Deschamps les a qualifiés de pirates philosophes.

remparts : *ngome*. Cette nouvelle stratégie avait été conseillée par le sultan d'Itsandra Fumnaou wa Kori. Des tours de défense (*bunarithi*) y furent dressées pour servir de bastion ou de poterne. Des cavités y avaient été également bien intégrées pour l'observation ou le tir (Pierre Vérin, 1994, p. 91).

Ce fut alors la course à la stratégie de défense par les remparts[17]. Toutes les grandes citées des Comores dressèrent des fortifications et des remparts, en prévision des incursions des flibustiers, sauf celle d'Ikoni. Pour ses habitants, « nos bras nous servent de rempart, *ye zepanga zirirende husune* ». Quand les pirates sont revenus, la cité d'Ikoni a été pillée de fond en comble et une partie de ses habitants emmenés comme esclaves à Madagascar[18].

[17] A Ntsudjini et Itsandra Mdjini, deux anciennes capitales royales du lignage Foimbaya, les remparts sont bien conservés.

[18] Les femmes d'Ikoni se seraient laissées écraser sur les remparts, en guise de contestation, selon la légende. Un des grands guerriers d'Ikoni, Kari Bangwe, serait parvenu à tuer 38 pirates malgaches, avant de succomber sous les coups des autres.



ARMÉE DU SULTAN SAID ALI À LA FIN DU XIXE SIÈCLE (PHOTO CNDRS)

Ces événements douloureux marquent le début de l'implication dans les conflits comoriens de mercenaires venus de l'extérieur. Affaiblis et démunis de moyens modernes de défense, les princes commencèrent, eux aussi, à s'adonner au mercenariat. Ceux venus de l'Afrique de l'Est se sont parfaitement intégrés dans la société et servaient les intérêts des sultans. Ce fut le cas de Djoumoi Mnyamwezi lequel avait servi de bourreau dans

l'assassinat du sultan Hachim du Mbadjini en juillet 1889[19]. Après la Colonisation, nombreux parmi eux furent enrôlés dans la milice coloniale.

DJOUMOI MGNAMOUEZI SOLDAT ORIGINAIRE DE L'AFRIQUE DE L'EST, CHARGÉ DE L'EXÉCUTION DU SULTAN HACHIM À NYUMAMILIMA DANS LE MBADJINI LE 17 JUILLET 1989
(PHOTO CNDRS)

Les rivalités coloniales dans la région ont en outre renforcé la peur de tous les matelots. Tout au long du XIXe siècle, Allemands, Français et Anglais se disputaient les premiers rôles dans le Sud-Ouest de l'océan Indien. Des ambitions qui les poussaient à se ranger derrière les sultans en

[19] Voir photo.

conflit, notamment aux grandes heures des crises successorales, pour pouvoir asseoir leur domination. A cela s'est ajouté l'avènement brusque des armes à feu. Ces dernières ont pris les sultans au dépourvu. La détonation faisait courir les gens qui partaient se cacher dans la forêt. Ce fut le début de la naissance du mythe de la peur du Blanc au chapeau. Une situation qui a facilité largement l'installation des premiers colons. Les portraits de colons dressés par les contemporains sont significatifs de cet état d'esprit[20].

LA FIN D'UNE ÉPOQUE

Les stratégies de défense avaient complètement changé avec, d'abord, l'utilisation des armes à feu et les batailles rangées par la suite. Mayotte, vendue à la France par le sultan usurpateur, Andriantsoly, allait servir, à partir de 1841, de base arrière pour la conquête des autres îles. D'île en île, les colons français allaient s'imposer par la force, dans les années 1886-1887 par les Protectorats, en 1912 par l'annexion du pays à la France et en 1914 par le rattachement à Madagascar.

L'Archipel des Comores était désormais considéré comme la colonie d'une colonie. Pour assurer et maintenir la stabilité politique dans l'Archipel, la France coloniale procéda à la création de la milice dont les Malgaches constituaient la colonne vertébrale. Ce fut ainsi que, petit à petit, la colonisation mit fin à la tradition guerrière comorienne et inaugura une nouvelle ère durant laquelle d'autres valeurs vont prévaloir dans l'ascension sociale.

L'AVÈNEMENT DE LA MILICE COLONIALE

UNE COHABITATION EN ÉBULLITION

La pacification coloniale a imposé une nouvelle mentalité de défense. La milice indigène avait comme mission, à l'intérieur du pays, d'assurer l'essentiel des opérations de maintien de l'ordre. Une milice qui était régulièrement appuyée par les expéditions coloniales au moment des grandes crises.

Composée essentiellement de jeunes recrues intégrées souvent dans les bataillons indigènes par la force, la milice succéda aux anciens guerriers. Elle renfermait des Comoriens, mais aussi des éléments, venus de Madagascar essentiellement. Outre sa mission de garant de la sécurité intérieure, elle assurait la sécurisation des campagnes de collecte de l'impôt par tête (*lateti*). Ce qui la rendait de plus en plus impopulaire. Leur intervention musclée faisait peur à la population : *pulisi nguremo no lahuwa*, la police frappe et insulte chantait le malheureux Ipvesi Bungala en 1915[21].

---

[20] Voir Moussa Said (1984).

[21] Poète-chanteur originaire du village de Shomoni, dans le Washili et compagnon de Massimou lors de la révolte de 1915 évoquée ci-dessus.

SOLDATS MALGACHES À LA FIN DU XIXE SIÈCLE (PHOTO CNDRS)

Au moment des opérations, les incessantes humiliations que subissait la population aboutissaient régulièrement à des révoltes dont les colons et les milices indigènes faisaient les frais. Ce fut le cas de la révolte du Mbude et du Dimani en 1915 qui s'est terminée par la mort du Gouverneur du Dimani, Massimou et de deux de ses compagnons, Mtsala et Hamadi Patiara[22]. D'autres princes rebelles étaient exilés soit à Madagascar soit en Nouvelle-Calédonie[23]. La population, au-delà des considérations politiques,

[22] Voir aussi à ce sujet Martin (1983) et Moussa (2000).
[23] Voir aussi Martin, *ibid*.

ne comprenait pas trop le passage de l'économie de troc à l'économie monétaire. L'impôt par tête, payé en espèces, avait plongé les Comoriens dans le désarroi.

UNE POPULATION DE PLUS EN PLUS DÉSEMPARÉE

Dans la littérature de la fin du XIXe siècle, les conteurs, les poètes-chanteurs parlaient naturellement, comme évoqué ici, du grand colon blanc au chapeau. Celui-ci impressionnait les gens par sa taille et ses discours musclés. Ceux qui fuyaient les travaux forcés ou qui refusaient de payer les impôts[24] étaient poursuivis et recherchés bassement par la milice. Le devin-astrologue (*mwalimu*) se chargeait, par ses pratiques magico-religieuses, de protéger tous ceux qui se considéraient comme victimes d'un système perçu par les contemporains comme diabolique.

La milice indigène évoluera beaucoup dans les années suivantes, en devenant Garde indigène et aux temps des autonomies (1946-1975) Garde territoriale ou Garde des Comores. Dans les années 1950 et 1960, les Gardes des Comores les mieux formés ont été intégrés dans la Gendarmerie française comme auxiliaires.

Les missions de sécurité étaient désormais organisées comme suit : le président du Conseil de Gouvernement, issu de l'autonomie interne, s'occupait de la sécurité intérieure et le Haut-commissaire représentant de la métropole, assurait la sécurité extérieure. Cela est bien stipulé, dans le statut de la Garde territoriale notamment dans son article 2 : « la Garde territoriale des Comores est une force à caractère militaire, placée sous les ordres directs du Président du Conseil de Gouvernement, responsable de la sécurité intérieure du Territoire ». Autrement dit, ses missions se focalisaient dans le maintien de l'ordre. Cela n'était pas du tout aisé, plus particulièrement à partir de 1968, quand les Comoriens ont commencé à contester activement la colonisation. Dépassées par la grève des lycéens de 1973, les autorités publiques ont fait appel à des militaires français basés à l'île de La Réunion.

Ce système de défense, qui ressemble là aussi à celui de la fin du XIXe siècle, allait connaître également un grand bouleversement avec l'avènement de l'Indépendance en juillet 1975. En effet, le renversement du premier chef de l'Etat comorien par Ali Soilihi en août de la même année, a tout remis en cause. Celui-ci institua un régime révolutionnaire qui fit table rase du passé : ce fut l'avènement des très célèbres commandos Moissi[25]. Ces derniers ont orchestré une répression aveugle contre tout opposant au régime et tous ceux qui osaient s'adonner à des activités autres que révolutionnaires. Impopulaires à cause de leur brutalité, les commandos Mwasi ont laissé dans la mémoire collective de tristes souvenirs et ont provoqué la chute du pouvoir du président Ali Soilihi en 1978.

Pour mémoire, notons que la disparition des groupes générationnels guerriers n'a pourtant pas mis fin à l'esprit qui les caractérisait. Ils continuent

---

[24] « Les travaux du Blanc sont durs » disait l'adage « *hazi za Mzungu ndziro* ».

[25] Du nom du jeune *mapinduzi* (révolutionnaire, mort à Anjouan lors du débarquement en vue de la capture du Président rebelle Ahmed Abdallah).

encore aujourd'hui à exister sous d'autres formes. L'avènement de la paix coloniale ne leur a ôté que l'aspect guerrier. Depuis le début du XXe, les défis que se lancent mutuellement les communautés rurales et urbaines concernent essentiellement l'aménagement des cités, le pèlerinage à la Mecque ainsi que la réalisation des festivités liées au Grand-mariage.

Celui-ci s'échelonne sur plusieurs étapes dont les temps sont marqués par des grands repas collectifs. Des biens sont offerts aux hommes et femmes qui l'accomplissent sous forme de dons et contre dons. Nombreux sont les Comoriens qui partent à l'étranger, dans l'espoir de s'enrichir et de rentrer ensuite au pays pour le réaliser. Ceux qui ont échoué dans leurs aventures préféraient s'exiler à l'extérieur et finissaient leur vie loin des critiques négatives de leurs compatriotes.

Aujourd'hui le passage d'un groupe générationnel à un autre dépend beaucoup des largesses faites aux aînés et aux pairs. On voit là que les critères traditionnels de témérité et de gourmandise ont cédé la place à d'autres valeurs. Le *mfomamdji* (roi de cités), homme accompli qui a réalisé presque toutes les étapes cérémonielles, les plus importantes dans la carrière des honneurs, a remplacé l'ancien chef guerrier Fe ou Bedja.

L'aspirant au poste de roi de cités ne doit pas regarder à la dépense : *yazaya mwana namlele yatuma mali nayirumiye* : que celui qui a un enfant l'élève et que celui qui a économisé des biens les dépense, dit l'adage populaire. On voit très bien ici que malgré les nombreuses mutations sociales, liées aux apports du modernisme, la tradition n'a pas beaucoup changé. Les repas collectifs sont restés au cœur des ambitions des uns et des autres.

BIBLIOGRAPHIE

ALLIBERT et ARGANT, « Le site de Bagamoyo (Mayotte) » in *Etudes Océan Indien*, Paris, 1983, p. 5-40.

BLANCHY S., DAMIR B. A, MOUSSA S., *Comores : sur les traces de l'histoire, visite guidée de Moroni, Ikoni, Itsandra et Ntsudjini,* Moroni : CNDRS, 1989.

BLANCHY S., *La Grande-Comore en 1898*, Paris : Komedit, Photos d'Henri Pobeguin, 2007, 101 p.

CHAGNOU H., HARIBOU A., *Les Comores,* PUF, Paris : coll. « Que sais-je ? », 1980, 130 p.

CHANUDET C., *Contribution à l'étude du peuplement de l'île de Mwali,* Thèse de doctorat en Études Africaines, Paris : INALCO, 1988, 676 p.

CHOUZOUR Sultan, *Le pouvoir de l'honneur, essai sur l'organisation sociale de Ngazidja et sa contestation*, thèse de Doctorat, nouveau régime, Paris : INALCO, 1989.

DAMIR B-A., BOULINIER G., OTTINO P., *Traditions d'une lignée royale des Comores : l'hinya Fwambaya de Ngazidja,* Paris : L'Harmattan, 1985, 189 p.

FONTOYNONT (Docteur) et RAOMANDAHY, « La Grande-Comore », in *Mémoires de l'Académie Malgache,* Tananarive, 1937, 115 p.

GEVREY A., *Essai sur les Comores,* Pondichéry, 1870.

MARTIN J., *Les Comores : quatre îles entre pirates et planteurs,* Paris : L'Harmattan, 2 tomes, 1983.

MOUSSA S., *Guerriers, princes et poètes dans la littérature orale des Comores,* Paris : L'Harmattan, 2000, 297 p.

MOUSSA S., *Contribution à l'étude de la poésie orle chantée de Ngazidja,* Mémoire de maîtrise, Nice, Faculté des Lettres, 1984.

VERIN P., *Les Comores,* Paris : Editions Karthala, 1994, 259 p.

WRIGHT H., « Early Seafarers of the Comori Islands : the Dembeni phase of the IX-X centuries », *Azania,* XIX, 1984, p. 13-59.